

Nous existions internationalement. Et ça faisait tout étrange. Le titre de l'ouvrage d'André Siegfried publié avant la guerre, *Le Canada, puissance internationale*, paraissait moins ampoulé. Au second étage de l'Amérique du Nord, nous avons construit un gigantesque arsenal dont les armes avaient peut-être sauvé la Grande-Bretagne à l'heure du péril extrême et servi utilement à la libération de l'Europe. De l'expédition de Dieppe aux plages normandes, à divers points des fronts italiens, des Ardennes aux polders de Hollande, nous avons fait le coup de feu: nous, volontaires; nous, volontaires puissamment conditionnés; nous, un très faible nombre de conscrits contraints... Tout cela était déjà oublié à l'heure de l'armistice de Reims. Nous allions nous plaire à nous reconnaître — sans trop le dire à l'extérieur — la moindre des grandes puissances alliées qui avaient amené les forces de l'Axe à la reddition.

Quelqu'un avait absorbé d'abord, puis dirigé, de façon prudente jusqu'à l'ambiguïté, la crise de désunion nationale qu'avait entraînée la question de la conscription. Cet homme, Louis Saint-Laurent, devenait la voix extérieure du Canada et pouvait faire état d'une toute fraîche unanimité nationale sur les grands problèmes d'un après-guerre sans paix. Une nouvelle défense du «monde libre», dont l'OTAN sera le bouclier, arrivait à point nommé pour nous faire secouer nos complexes traditionnels: celui de *l'anti-impérialisme* (sinon de l'antibritannisme) chez les Canadiens français; celui du *colonialisme*, prolongé au delà de sa nécessité, chez les Canadiens d'ascendance britannique. Il n'y aurait plus que les seuls néo-Canadiens à vivre un canadianisme d'adhésion totale.

Mais un troisième complexe allait se substituer en douce aux anciens: tout ce qui est canadien étant par essence modéré, notre *antiaméricanisme* aux uns et aux autres allait être tempéré, mais sans cesser d'être consubstantiel à notre nature profonde. N'est-ce pas un syndrome aussi implacable que la force tellurique de notre hiver *insistant*? Nous allions nous habituer à cette impression fluide de vivre comme par procuration de l'immense prospérité de notre seul voisin, tout en y contribuant de façon si importante. Comment expliquer cela à un étranger à qui il manque l'analogie historique, même grossière, pour y comprendre quelque chose?

Une diplomatie présentable

Nous faisons tout de même une diplomatie fort présentable: est-ce celle d'un prototype de la plus importante des petites puissances ou de la plus typique des

moyennes puissances? Quelle que soit la formule avec sa nuance, notre vanité, elle aussi «modérée», y trouvait son compte. Le mythe de trait d'union ou de boîte postale entre Washington et Londres, que notre rhétorique avait inventé et qu'entretenaient à l'occasion de façon intéressée les «diplomates» des deux capitales, ne nous illusionna qu'un temps. Aura plus de réalité notre rôle d'intermédiaire entre Washington et les nouveaux pays du monde afro-asiatique, surtout avec ceux que notre appartenance au Commonwealth nous avait fait côtoyer et connaître plus intimement. Mais n'exagérons rien. Nous étions des spécialistes des «petits pas», bien feutrés, avant que ne soit popularisée l'expression plus tard par quelqu'un d'autre et dans un tout autre contexte. Nous sommes encore très, très polis: «Sans vous déranger...»; «... s'il vous plaît»; «Excusez-nous!»

Ce rôle de moyenne puissance ne se jouait pas par interposition entre les deux Grands dont nous reconnaissions que le second était aussi, par delà les solitudes nordiques, notre voisin. Nous n'étions pas membres que de la grande famille occidentale; par la géographie et en pénétration économique, le Canada paraissait comme intégré à l'une des deux hégémonies de l'heure. Les *distances* diplomatiques que nous prendrions avec les États-Unis étaient fâcheusement interprétées au loin comme la forme un peu bougonne de la réaffirmation de deux destins irréductiblement liés. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise... Le Canada n'aurait jamais les moyens de devenir un Cuba castriste à supposer qu'il en eût la tentation assez incongrue. Il aurait peut-être pu avoir l'intention (et les moyens ensuite...) de devenir une espèce de Mexique de l'ère Cardenas-Echeverria.

Réseaux concentriques

Nous faisons partie de réseaux concentriques. Le réseau le plus court nous posait en situation dissymétrique, à la fois contraignante et bénéfique, avec les États-Unis. La prépondérance économique n'emporte pas comme conséquence la perte de l'indépendance politique; mais elle a tout au moins comme corollaire de restreindre le champ des possibles internationaux. On n'aime jamais être pris comme acquis par l'autre. Nos premiers ministres et secrétaires d'État aux Affaires extérieures se font un devoir d'aller le répéter de temps à autre à Washington. Mais on en revient toujours au canevas du rapport-tandem Heeney-Merchant. Ce qui varie, c'est l'insistance sur tel point plutôt que sur tel autre.